

Témoin de mon temps, ou la vie d'un écolier des années 1930

Je me demande si les petits écoliers que je vois passer le matin sous ma fenêtre, confortablement installés dans un monumental 4X4, ont conscience de la façon dont cela se passait quand j'avais leur âge?

Nous sommes aujourd'hui le 7 décembre 1936. Il est six heures du matin. Ma maman me secoue et crie à la cantonade, avec son inimitable accent franco piémontais :

" *Allè oun sè léva !*" (Nous sommes une famille monoparentale d'immigrés italiens)

La pièce qui nous sert de chambre, à mon frère et moi, est froide. Les carreaux de la petite fenêtre sont blancs de givre. Nous habitons une ancienne bergerie que nous avons aménagée tant bien que mal.

Il y a une pièce principale qui sert à la fois de cuisine et de salon, une petite chambre contiguë occupée par ma mère, une pièce qui était au départ un appentis, et que nous avons fermée comme nous avons pu. C'est là que nous dormons.

Je me lève en grelottant.

Je prélève peu d'eau chaude dans la bouillotte de la grande cuisinière de fonte qui trône contre le mur de la cuisine .



J'ai gardé un souvenir précis de cette Faure que nous avons achetée d'occasion . Elle était quelque part l'assurance confort (tout relatif) de la maisonnée . Elle offrait la chaleur, l'eau pour la toilette que nous prélevions à l'immense réserve qui ceinturait le foyer et que nous appelions la bouillotte.

Mais telle la locomotive des cheminots elle demandait à être soignée. Il fallait vider son tiroir à cendres, gratter son foyer, la remplir d'eau, faire briller la barre de cuivre qui protégeait des brûlures les gens distraits. Son dessus était passé au " frottoir en fer " que nous appellerions aujourd'hui " paille d'acier " .

Nous y faisons griller à même la plaque brûlante, les tranches de polenta restées de la veille ou de la viande, quand il nous arrivait d'en avoir.

Les objets étaient à cette époque rare, chers et utiles.

Pour cette raison nous les entretenions soigneusement. Avoir une belle cuisinière, bien astiquée, rutilante qui trône au mur de la pièce était un peu (toutes proportions gardées) comme aujourd'hui avoir une belle voiture noire aux roues argent et vitres teintées ...

Le lourd tian de terre cuite vernissée qui nous sert pour faire notre toilette n'est pas plein, tant s'en faut.

C'est que nous devons l'économiser cette eau si précieuse !

Je me débarbouille le bout du nez à la façon des chats et me dépêche de me vêtir. (Ce n'est que le samedi suivant que je ferais une toilette plus complète dans un grand baquet de bois)

J'enfile un épais pantalon de drap, une chemise de toile écrue et un gros pull que maman a tricoté avec de la laine récupérée sur des vêtements que des personnes charitables lui ont donnés.



A cette époque on ne jetait pratiquement rien, même chez les gens riches.

Tout était récupéré, ravaudé, reprisé, réparé....

Je chausse mes galoches de cuir à semelle cloutée et j'enfile ma blouse noire, avec son petit liseré rouge (la blouse noire est obligatoire à l'école, pour les garçons)

Déjà sur la table fume un bol de "*minestra*" restant du dîner de la veille au soir, que la maman, levée dès potron-minet à réchauffée en ranimant le feu de la grosse cuisinière.

La *minestra* était une soupe épaisse faite de légumes frais et secs.

La soupe était, avec le pain l'aliment de base. Elle pouvait être de *fagioli* '(haricots secs) de *Cecchi* (pois chiches), de *castagne* ou autre épeautre.

Ces aliments, composaient la plupart de nos repas, car les moins chers . Les pâtes coûtaient un peu plus. La viande inaccessible, les volailles un luxe. Ma mère achetait quelquefois une tête de mouton qu'elle mettait au four avec des pommes de terre.

C'était alors la fête au foyer. . .

Je casse quelques morceaux de pain rassis que je trempe dans la soupe, et j'avale tout cela en vitesse

Soupe de pain

Minestra di pane	Pour 6 personnes:
Du pain rassis	600gr haricots cannellini et borlotti cuits
150gr de carottes	1 cuiller de conserve de tomate
150gr de céleri	1 petit verre d'huile d'olive
300gr de pommes de terre	1 oignon
¼ de chou frisé	1 gousse d'ail
1 liasse de bette	sel et poivre
1/2 chou noir	

Dans une casserole, faites rissoler à l'huile l'ail et l'oignon hachés. Puis ajoutez le concentré de tomate dilué dans un verre d'eau, les carottes, le céleri et les pommes de terre coupées en petits morceaux. Mélangez 2/3 des haricots passés en en laissant un peu de côté et mouillez d'un litre d'eau. À ce point ajoutez les bettes, le chou frisé et le chou noir coupés dés, le sel et le poivre. Laissez cuire pendant une heure à feu doux et à couvert. Ajoutez les haricots restants et laissez cuire le tout encore dix minutes. Remplissez une soupière de terre cuite d'une couche de pain rassis et couvrez avec les légumes cuits. Recommencez d'une seconde, puis d'une troisième couche. Avant de servir, assaisonnez d'huile d'olive vierge et de beaucoup de poivre du moulin.

Le chemin des écoliers

Me voilà sur le chemin de l'école, ma lourde besace sur le dos, et une bûche de bois sous le bras. Chaque élève est tenu d'apporter la sienne afin de chauffer la salle de classe.

L'école est loin. Au passage je récupère les camarades, garçons et filles qui habitent dans mon quartier. L'air est vif et nous marchons d'un bon pas afin de nous réchauffer.

Pour qui a un peu vécu, le réchauffement climatique n'est pas une vue de l'esprit. Les saisons d'alors étaient de vraies saisons.

Les hivers étaient froids, la neige et le gel n'étaient pas rares. Souvent nous nous réveillions le matin les carreaux de la fenêtre semblables à du verre martelé, tant ils étaient couverts de givre.

Arrivés devant l'école nous nous séparons. Les filles vont de l'autre côté du bâtiment.

Huit heures trente, monsieur Gombert, le directeur d'école, tire sur la corde de la grosse cloche de bronze qui est au coin du préau .

Un silence soudain se fait. Chacun s'aligne devant son propre instituteur qui nous regarde, l'oeil bienveillant, mais sévère.

Personne ne souffle mot. Le maître nous donne l'ordre d'avancer. Au moment de passer la porte de la salle de classe il inspecte nos mains, nos oreilles et nos genoux (tous les élèves portent des pantalons courts). Il jette aussi un coup d'oeil à nos galoches.

S'il trouve un garçon aux mains sales, il l'envoie se laver à la pompe-fontaine qui est au coin du préau.

Nous portons les cheveux très courts, presque ras, à cause des poux qui prolifèrent. Si un élève a les cheveux trop longs, sa mère sortira la tondeuse familiale et coupera les cheveux du gamin, car sans cela il ne serait plus admis à l'école

La punition viendra ensuite : par exemple, le nettoyage du grand poêle qui trône au milieu de la salle ou autre corvée de balayage...

La salle de classe

La salle de classe est meublée de pupitres faits entièrement de bois. Sur la partie plane dans des trous pratiqués dans le meuble, deux encriers de faïence, l'un contenant de l'encre violette, l'autre de l'encre rouge. L'instituteur garde dans son placard une bouteille d'un litre de chaque couleur. Le matin à l'aide d'un minuscule entonnoir de fer blanc il fait le plein.



Je me souviens que ce placard nous fascinait. C'était une véritable caverne d'Ali Baba. Il recelait des trésors de récompenses, comme les bons points, les images dont la plupart avaient été confisquées aux élèves.

Il y avait une marque de " pâte à mâcher " mot devenu depuis, dieu sait pourquoi " *chewing-gum* " qui commercialisait des tablettes de ce produit avec une image.

Ces vignettes étaient l'objet de collections et de troc. Quelquefois, l'instituteur prenait deux élèves en flagrant délit et confisquait tout le lot. Coup dur pour les "délinquants " mais *dura lex, sed lex*

Il y avait aussi des porteplumes ; des buvards

de "réclame " des craies blanches et de couleur, des ardoises...

Mais, moins amusant, on y trouvait le bonnet d'âne. Gare à celui qui arrivait sans avoir appris par coeur sa récitation, ou

Les fleuves et rivières de France, ou encore le nom des départements avec leurs préfectures et sous-préfectures :o)

Près du mur, une estrade de bois sur laquelle trône le bureau de l'instituteur. Derrière le tableau noir, une grande règle, une équerre, un rapporteur en bois sont accrochés au mur. Plus loin une grande carte de France, que le maître cachait lors des compositions (interros) de géographie... Au centre de la salle, un gros poêle à bois cylindrique, avec des tuyaux qui, soutenus par des fils de fer, vont rejoindre le mur du fond

La leçon de morale

La journée commence toujours par la leçon de morale. Aujourd'hui " La politesse "

Dans la rue nous devons saluer respectueusement, en ôtant notre béret, Monsieur le Maire, monsieur le curé, messieurs les gendarmes, messieurs les instituteurs, monsieur le notaire, les personnes âgées...

-Aujourd'hui ces recommandations nous semblent puérides. La démocratie n'était pas tant avancée et tout ce qui représentait l'autorité avait énormément de pouvoir.

Nous devons nous tenir correctement devant eux, ôter les mains des poches, ne répondre que si l'on nous questionne, et saluer poliment en prenant congé.

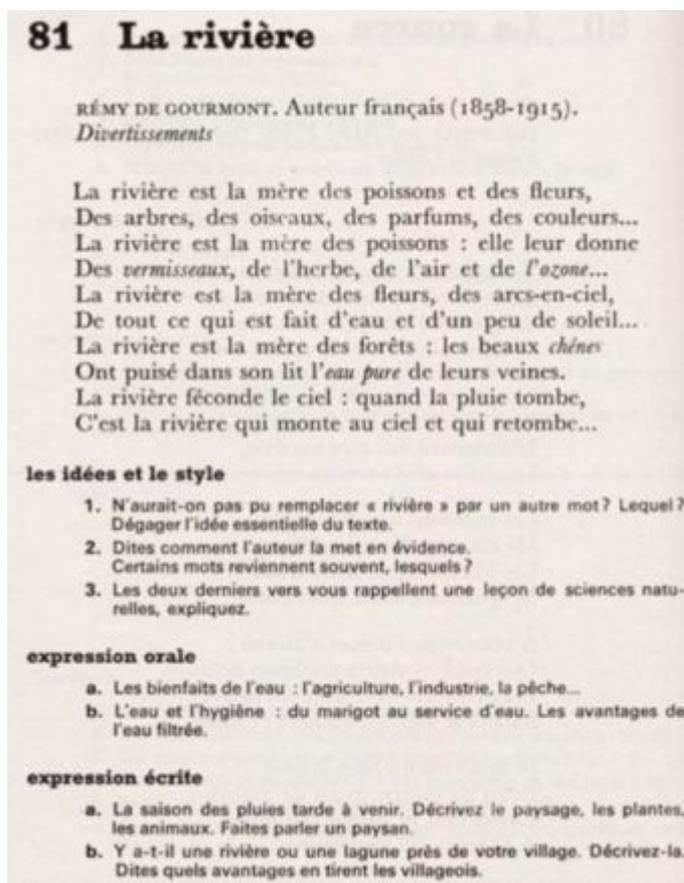
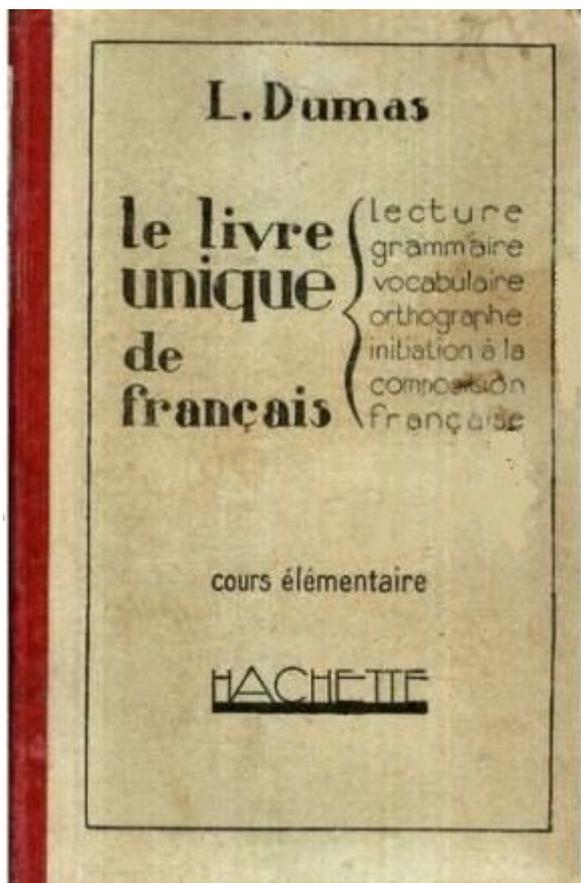
Puis vient la façon de nous tenir à table, et comment se comporter si l'on va rendre visite à un petit camarade : rester discret, se tenir correctement, refuser au moins une fois la friandise que l'on nous offre. Ne pas finir ce qu'il y a dans le plat qui est sur la table.

Les cours

Ensuite on enchaînait, le calcul, la leçon de choses, le français, la géographie, l'histoire de France .

On écrivait peu sur nos cahiers qui étaient chers. Autant qu'il m'en souviennent on allait " aux fournitures ". C'était un local où régnait une grosse dame qui nous terrorisait. Quand était venu le

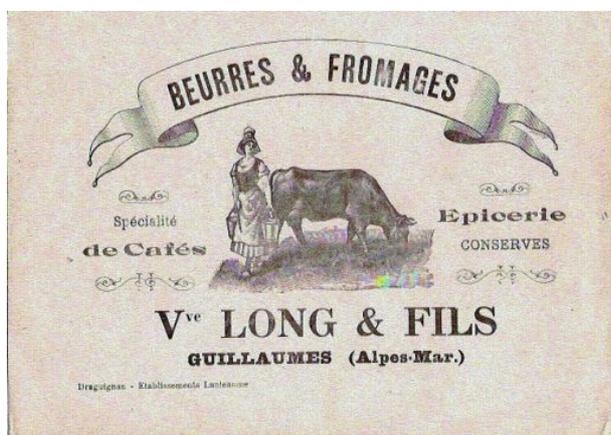
temps de toucher un " pro patria " (c'était la marque du cahier) on devait lui rapporter le cahier plein pour en recevoir un neuf . Elle passait un doigt expert sous les fils de la reliure et du premier coup elle se rendait compte si l'on avait arraché des pages. Dans ce cas la réprimande était verbalement violente.



La pédagogie était surtout à base de mémorisation. On apprenait beaucoup " par coeur " Nous récitions de mémoire , les départements français, leurs chefs-lieux, les fleuves, leurs affluents, les massifs, les bassins...

Nous utilisons beaucoup l'ardoise, (véritable) pour répondre aux questions de notre instituteur. L'écriture devait être bien droite, avec les pleines et les déliées bien marquées. Les titres soulignés à la règle.

Le matériel



Nous avions aussi un plumier de bois avec crayon noir et porte-plume, un petit étui métallique contenant des plumes d'acier "Sergent Major". L'école ne fournissait pas officiellement de papier buvard, sans doute parce que la " réclame " (la publicité) assurait ce genre de fourniture .Le maître avait un bon stock de ces indispensables feuilles.

Banania , chocolat Menier, Phoscao, Guaduase (huile de foie de morue) , la Marie Rose (la mort parfumée des poux) et bien d'autres produits ...

En soulevant le couvercle, de notre bureau de bois on pouvait ranger les livres et les cahiers.

Les sanctions.



Elles pouvaient aller du simple coup de règle sur le bout des doigts, jusqu'à la convocation des parents que l'on menaçait de suppression des fournitures en passant par les corvées de cendres du poêle de la classe, le piquet, le bonnet d'âne, les textes à réciter par coeur le lendemain, ou cinquante lignes d'écriture du style " Je ne dois pas bavarder en classe "

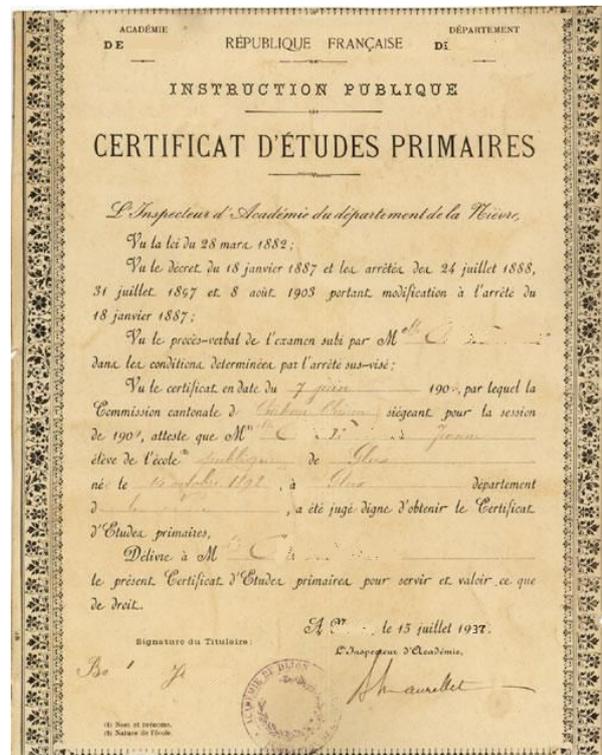
Moment de solitude...

Les diplômes

À part quelques familles aisées la plupart des enfants allaient jusqu'au certificat d'études qu'ils passaient dès l'âge de douze ans.

Après-quoi ils allaient faire connaissance avec le travail.

Mais ce certificat d'études était un document qui avait une certaine valeur.



La sortie.

En fin de journée il y avait le chant. A seize heures l'instituteur sortait le violon de son étui et c'était des " tra la la lère " pendant vingt-cinq minutes.

Enfin venait la frise qui devait clore les pages de notre cahier de jour .

La tenue du cahier avait une grande importance et la frise était la touche finale qui clôturait la date du jour sur le cahier .

La nourriture

A l'heure du déjeuner, les élèves qui n'habitaient pas trop loin de l'école rentraient chez eux. D'autres, aux parents plus fortunés, étaient emmenés vers la table du déjeuner dans un char à banc tiré par un cheval, un mulet, voire un âne .

Il n'y avait pas de cantine ; quand les familles habitaient loin, les enfants mangeaient à l'école : l'été sous le préau et l'hiver autour du poêle.

Souvent une tranche de petit salé retirée le matin de la marmite de soupe, ou un morceau d'omelette.

Quelquefois quand on n'avait plus d'argent (je ne parle pas ici de la période de guerre) le pain ne renfermait que quelques feuilles de salade arrosées d'huile d'olive. Sorte de *pan-bagnat* du pauvre ...

La vie était dure pour tout le monde, mais, comme aujourd'hui, bien plus encore pour les immigrés. Il n'y avait aucune aide d'aucune sorte, hormis quelques dames patronnesses qui faisaient oeuvre de charité.

L'après classe

Une fois rentré de l'école, j'avale un morceau de pain souvent garni d'une tranche de petit salé, cuit dans la soupe, ou alors une tranche de polenta restante de la veille.

Puis je fais mes devoirs sur le cahier du soir que je devrais présenter le lendemain à mon instituteur.

Pendant que je plancherai sur le nombre de seaux qu'il faut pour remplir un bassin, il corrigera et mettra une note qui servira pour le classement mensuel .

Les devoirs finis, je vais me hâter de faire les corvées qui m'incombent, car s'il me reste un peu de temps avant le repas du soir, je pourrai aller jouer avec un copain qui habite tout près de chez moi .

Je commence par la provision d'eau. Il faut remplir les diverses cruches et arrosoirs qui constituent la réserve du ménage.

Il faut aussi faire le plein de l'énorme bouillotte qui est dans la cuisinière tout autour du foyer et qui constituera la réserve d'eau chaude de la maison En ce début décembre c'est facile, car il a bien plu cet automne et la citerne est pleine Il suffit de passer derrière la mesure et ouvrir le gros robinet de bronze.

Cette eau servira à la cuisine et à la toilette. Pour la boisson il faudra la tirer du puits qui en ce moment est à son niveau maximum.

L'été en période de sécheresse, le puits tarit et il faut aller chercher l'eau à une fontaine qui est beaucoup plus loin .

L'eau n'était pas rare, mais il était difficile de l'extraire du sous-sol. La force motrice nécessaire était essentiellement humaine ou animale. C'est pourquoi beaucoup de maisons étaient équipées d'une citerne alimentée par l'eau de pluie. Un ingénieux système faisait que la première eau qui tombait du ciel était détournée de la citerne. Ce n'est que lorsque le toit était rincé que l'eau de la gouttière était basculée vers l'intérieur. Souvent enterrée sous une butte derrière la maison l'eau restait fraîche.

Curieusement c'est une technique qui revient, et que les médias nous présentent comme une nouveauté !

Dire que cette eau était potable ? Sans doute, mais je ne me souviens pas l'avoir bue. Par contre, la mère l'utilisait pour cuire les aliments

Après l'eau viendra le bois. Mon frère aîné est chargé de le scier et le fendre. Mon travail consiste à approvisionner la resserre.

En ces temps de froidure, la cuisinière fonctionne en continu. Le soir la mère la remplit jusqu'a la gueule. Le matin elle gratte le foyer avec un grand pique-feu pour en faire tomber les cendres et ainsi de suite ...

Cette cuisinière nous est indispensable, car elle a de nombreuses fonctions :

- Elle permet de préparer la soupe, faire bouillir les châtaignes ou cuire la polenta.
- Elle chauffe la demeure (chichement quand il fait très froid dehors.)
- Elle fournit de l'eau chaude, car autour de son foyer il y a un réservoir appelé bouillotte que la maman prend soin de tenir bien plein.
- Elle garde au chaud dans son four des briques de terre cuite que nous mettrons dans notre lit au moment du coucher afin de réchauffer nos pieds.

Le dessus de la cuisinière est frotté et astiqué tous les jours avec des orties (c'était le tampon abrasif de la ménagère.)

Il est parfaitement brillant et sert à réchauffer les tranches de polenta ou un morceau d'omelette restant du précédent repas.

Le dîner se passe autour d'une table au milieu de laquelle trône une grosse lampe à pétrole . La plupart du temps il composé d'une soupe " à cuillère plantée " et si la saison s'y prête d'un fruit . Ce soir ce sera un kaki.

Au moment d'aller dormir, chacun allume son bougeoir, ou sa calen, prend sa brique chaude dans le four qu'il enveloppe d'un bout de tissu ...

La calen (lampe à huile)



Le jeudi



Le jeudi on n'a pas classe, mais on a cathé !

La plupart d'entre nous sont plus ou moins catholiques, mais dans notre région faire sa communion solennelle est une tradition à laquelle beaucoup de familles adhèrent (la vie est beaucoup plus communautaire qu'aujourd'hui)

Puis viendra la sortie en forêt afin de ramener un fagot de bois, et selon la saison, des plantes aromatiques, des poireaux sauvages , de la salade des champs, des asperges sauvages, des fruits des bois, ou de délicieux champignons qui parfumeront nos plats de pâtes ou de polenta

Les écoles n'étaient pas mixtes. Les cours étaient séparées par un mur : une pour les filles et une pour les garçons. On allait à l'école primaire à partir six ans. Vers douze ou treize ans, on passait un examen qui s'appelait le certificat d'études.

Ensuite, certains enfants allaient en apprentissage pour apprendre un métier. Très peu entraient au lycée et beaucoup restaient à la maison pour aider leurs parents.

La France de l'époque était essentiellement agricole et artisanale, toute main d'oeuvre était la bienvenue. De plus les parents comptaient beaucoup sur les quelques sous que pouvait rapporter l'apprenti le samedi.

Certains métiers comme, terrassier, manœuvre maçon étaient bien rémunérés. D'autres, un peu plus techniques comme charron, forgeron, ferblantier, taillandier, chaudronnier et autres, ne rapportaient que peu d'argent à l'apprenti, au bon vouloir du patron

Alors? Nos enfants sont-ils plus heureux que nous l'étions à cette époque?

La question reste posée...

PPC Pierre Clérico (père) Février 2008